

Choisir la cause des femmes

Léa Tsemel : une avocate israélienne qui défend les Palestiniens

Par Emmanuel Faux

Elle vit dans le quartier de Betzalel, au cœur de Jérusalem-Ouest. La plupart de ses voisins votent traditionnellement pour le Likoud, le parti d'Ariel Sharon. Mais, m'assure son mari, le militant pacifiste Michaël Warchawski, « les habitants du quartier ont très vite compris qui nous étions et ils nous respectent ». Au moment où elle m'accueille, Léa Tsemel est en train d'arranger les plantes de son petit jardin. Sa maison de pierre blanche est pour elle comme un havre de paix au milieu d'une ville déchirée par la haine et l'incompréhension. Une sorte de refuge qui l'éloigne provisoirement des tribunaux israéliens, souvent hostiles, où elle va chaque jour plaider la cause d'hommes et de femmes palestiniens.

Se définissant elle-même comme « israélienne avant tout » car « prétendre le contraire serait mentir et fuir », Léa Tsemel ne renie pas son pays. D'ailleurs, elle dit souvent « Nous » quand elle parle des israéliens. « Un NOUS de responsabilité ». Mais elle veut voir ce « Nous » changer. Après plus de trente ans de barreau-combat, l'avocate née en 1945 dans la bourgeoisie sioniste de Haïfa, ne se fait certes pas trop d'illusions : « J'essaie d'apporter du mieux, en obtenant des peines plus réduites. J'utilise certains procès pour expliquer, faire des démonstrations ».

Je l'interroge alors sur Hanadi Jaradat, cette femme de 29 ans originaire de Jénine en Cisjordanie, avocate comme elle, et qui, le 4 octobre 2003 à l'heure du déjeuner, s'est transformée en « bombe humaine » dans un restaurant populaire d'Haïfa. « A sa manière, dit Léa Tsemel, elle a été courageuse, elle voulait une revanche » après avoir vu tomber son frère et son fiancé sous les balles des soldats israéliens. Les attentats-suicides ? Question grave. Et silence. Léa promène ses grands yeux verts sur la pièce puis décide de répondre à un appel sur son téléphone portable. Comme pour gagner du temps... « Bon, bien sûr, je ne soutiens pas ces attentats. Mais on peut les comprendre ». Un temps. « On peut comprendre, mais pas justifier ». Ce phénomène des femmes-kamikazes, Léa Tsemel y a beaucoup réfléchi. Elle estime qu'elles se sacrifient plus par une « volonté d'exister socialement en disparaissant » que par foi religieuse. Un cri désespéré de la part de femmes qui sont mêlées, parfois depuis des années, au combat incessant des palestiniens. En revanche, elle observe « un retour à l'Islam » pour des femmes de plus en plus nombreuses comme « pour défendre les valeurs de leur société musulmane ».

Même si l'écrasante majorité de ses clients sont des hommes, Léa Tsemel se considère volontiers comme « une avocate féministe ». Derrière elle d'ailleurs, la couverture rouge vif des « Cahiers du féminisme » trône bien en évidence sur l'un des rayonnages. « Vous savez, je défends des femmes violées, jamais des violeurs ». Mais son combat, elle le mène surtout contre les mensonges israéliens de la guerre de 67 - du type « un peuple sans terre pour une terre sans peuple » - qui l'ont conduit à plaider pour des palestiniens à partir de 71. « Je me suis sentie trahie car j'ai compris qu'Israël ne faisait rien pour la paix et cherchait à justifier l'annexion des territoires. Ce fut le déclic. Je devais donc utiliser mon métier pour défendre les palestiniens ». Et le début d'une nouvelle vie. Avec des adieux définitifs à l'ancienne. La création de nouveaux cercles d'amis, « plus internationalistes ». Parmi eux, Michaël, le futur homme de sa vie, qui s'amuse et semble se satisfaire de l'autonomie « jusqu'à la caricature » de sa femme : « pour garder tous ses secrets, Léa

a érigé une règle en système : en dire le moins possible à tout le monde ». Il faut dire qu'au fil de longues années peuplées de crachats, d'injures, de pierres lancées contre son bureau et de sucre versé dans le réservoir de sa voiture, Léa Tsemel a dû apprendre à se protéger. « Ce qui m'a permis de tenir, c'est le regard de ceux que j'ai aidés », disait-elle en 2002 à Kenizé Mourad (*). Aujourd'hui, au-delà des quelques insultes que lui valent certains dossiers, le cauchemar de Léa est terminé. « Je me sens plus en sécurité, sans doute parce que le camp des opposants à l'occupation n'a cessé de grandir. Même Sharon a utilisé le mot », rit-elle.

« Je vois des jeunes femmes avocates qui ont entre 20 et 40 ans et qui me disent qu'elles veulent être des Léa Tsemel ! Je leur dis que c'est difficile mais je suis fière... »

(*) « Le parfum de notre terre » de Kenizé Mourad, Ed. Robert Laffont.